

## L'Amérique latine au présent

François Le Duc

Volume 26, Number 106, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54460ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Le Duc, F. (1982). L'Amérique latine au présent. *Vie des arts*, 26(106), 38–40.

# L'AMÉRIQUE LATINE AU PRÉSENT

FRANÇOIS LE DUC



1. Affiche du 2e Colloque Latino-américain de Photographie.

Un titre, une proclamation, un slogan. La formule Hecho en Latinoamerica II baptisait une vaste exposition de photographies qui se tint à la fin d'avril et au début mai 1981, à Mexico, sous l'égide du Consejo Mexicano de Fotografía (C.M.F.). L'exposition accompagnait le 2<sup>e</sup> Colloque Latino-américain de Photographie, qui réunit dans la mégapole mexicaine environ 300 personnes venues des Amériques, des Caraïbes et même d'Europe. Les deux événements, organisés, comme en 1978, par le CMF, se renforçaient mutuellement, quoique l'un et l'autre, suffisamment importants, auraient pu avoir lieu indépendamment. Mais, surtout, tant l'exposition que le colloque portaient fort bien, si l'on peut dire, leur titre et leur sous-titre respectifs: «Fait en Amérique latine». Ce thème-slogan marquait une volonté implicite de dégagement à l'égard des critères, des normes, des canons esthétiques, techniques et moraux des U.S.A. (plus que d'Europe) et que charrient transnationalement la publicité, les revues, les agences, le matériel et l'équipement spécialisés.

L'exposition nous proposa l'image d'une certaine Amérique latine, vue d'un certain coup d'œil; elle nous révéla davantage le présent de cette Amérique que l'état présent d'un art ou un panorama des auteurs latino-américains les plus importants, dont plusieurs étaient absents. Le colloque, de son côté, ne prévoyait aucun thème officiel, comme si l'évidence du programme rendait cela superflu: presque tous les exposés théoriques et critiques avancèrent une réflexion sur la signification sociale de la photographie et sur les implications conséquentes pour le photographe. Deux événements parallèles, l'un qui dépeignait une Amérique latine, l'autre qui en était imprégné dans son style, son contenu, son organisation, produits incontestables du *hic et nunc* particulier et inquiétant des sociétés latino-américaines contemporaines.

L'exposition principale réunissait près de 600 photos d'environ 150 exposants de 15 pays. Pour la première fois, on consacrait à la photo toutes les salles du fameux Palacio de Bellas Artes, où l'on tenait en même temps le Salon des Invités et une rétrospective de portraits du début du siècle du Mexicain Romualdo Garcia. D'autre part, on pouvait participer à une douzaine d'ateliers ou admirer, ailleurs dans la métropole, en marge, plusieurs expositions de photos et même de livres venues du Brésil, de Cuba, d'Espagne, etc. Il est certain que l'univers photographique connaît au Mexique, à Cuba et au Brésil une vie plus ample et plus active que dans les autres pays. L'Argentine serait à remarquer mais... ça va au ralenti présentement.

Cette exposition présentait des photos portant sur la plupart des thèmes humains et sociaux; presque toutes étaient en noir et blanc. Sans doute faut-il attribuer cette polarisation à la perspicacité des exposants plutôt qu'à un intérêt unique pour la question; car si la convocation n'imposait formellement aucun thème précis, le sens de l'événement n'échappait à personne.

Les images étaient intéressantes et assez circonscrites quant aux sujets, inégales quant au traitement, à la composition, etc., toujours pour le moins honnêtes sur le plan technique et respectueuses des personnes; certaines étaient très belles et percutantes. Considérant les contraintes techniques, économiques et politiques qui limitent la photographie latino-américaine, c'était fort réussi et, dit-on, meilleur qu'en 1978. En tout cas, l'exposition était certainement stimulante. Les organisateurs n'avaient pas toléré que le travail bâclé se menât une place avec l'excuse de l'engagement fébrile. Sans doute ont-ils appliqué l'idée (pour paraphraser un auteur cubain) qu'une bonne photo engagée doit d'abord être une bonne photo.

La relative convergence des thèmes soumis ne permettait pas d'induire les éventuelles caractéristiques spécifiques de la photographie latino-américaine. Néanmoins, on a remarqué, dans les images, une affection très répandue pour les forts contrastes, qui confèrent une certaine dureté à l'ambiance et accentuent souvent le ton dramatique des scènes.

Une tendance, également relevée par certains critiques, à mettre en valeur les personnes en situation plutôt que de proposer des sujets plus intimes, des personnes révélant plus franchement leur vie, leur être intérieur; souvent des scènes plus que des portraits. On sent pourtant que le photographe est près de l'action, près des sujets. Mais il reste une distance. Serait-elle maintenue par crainte de tomber dans un individualisme suspect? L'un des conférenciers, Jorge de la Fuente, suggérait mieux: «La communication (la tension?) entre l'individuel et le social, entre l'expressif et le documentaire, entre l'artistique et le témoignage objectif est une des caractéristiques de tout l'art et de toute la littérature latino-américains dans leurs meilleurs moments. Les causes de ce syncrétisme dans les genres photographiques résident dans les conditions sociales même de la production artistique sur le continent.» Aussi bien, Pedro Meyer, président du CMF, demandait-il au début du colloque: «Où photographions-nous et pour qui? Quels sont les paramètres d'évaluation de nos œuvres? A qui et dans quels contextes les montrons-nous? Quels sont les meilleurs mécanismes de diffusion? Sommes-nous intéressés et disposés à créer des objets d'art sujets au libre commerce?»



2. Réunion au Conseil Mexicain de Photographie.

Vues de loin, ces questions, posées à des professionnels, pourraient paraître pieuses et académiquement attardées; et manquer totalement d'intérêt quand on pense au boom mercantile de la photo-objet en Amérique anglo-saxonne, où depuis dix ans l'Art à la mode a découvert la Photographie et l'afflige de cette majorité existentielle. En attendant, la moitié de l'Amérique latine survit dans le dérèglement des manières d'épouvante au pouvoir. L'autre moitié, attentive et crispée, respire mal. Alors? Peut-être, les artistes redoutent-ils la contagion du désarroi populaire? De toute façon, ils ne peuvent certes pas adopter la solution fatalement éphémère de plusieurs et se réfugier dans le silence le plus studieusement fade.

Ici, la question de la signification et du rôle socio-politique de la photographie n'est pas académique. Comme ailleurs, la politique a découvert depuis longtemps la photographie, exploitant l'illusoire Vérité, la vraisemblance des images à des fins de propagande, de glorification des institutions, de soutien ou de dénonciation des régimes. Or, il arrive que les photographes se ressaisissent, et c'est la photo qui découvre LE politique. Inquiétude intellectuelle, parfois émotive, sous-jacente à l'événement.

La brume obscurantiste du facisme avoué, qui transit une partie du continent, angoisse les créateurs, pétrifie les amateurs et stupéfie l'observateur. Le reporter américain assassiné posément devant les caméras a coûté à Somoza son empire-bagne. Mais, ailleurs, la répression continue, et la censure au mieux se voile. Venant comme cyniquement à point, le colloque proprement dit s'ouvrit sur l'évocation inévitable d'un drame récent: une des invités de marque, la critique guatémaltèque bien connue Alaïde Foppa, ne serait pas présente. Elle était depuis peu *disparue*. Desaparecida. Ce mot ici n'a pas le moindre équivoque. Il était pénible de sentir les orateurs hésiter entre l'éloge posthume et l'appel à la mobilisation pour poser au gouvernement concerné les questions critiques.

Le colloque fut malgré tout serein. La majorité des exposés ont contribué à mettre un peu d'ordre dans la réflexion; mais peu de réponses rassurantes (il ne fallait, d'ailleurs, sans

Les exposés devaient être publiés l'automne dernier (avec une sélection de photos). On a beaucoup parlé de l'ambiguïté inhérente à l'image, de ses lectures virtuelles multiples, de la responsabilité du photographe qui, presque toujours, *veut faire voir* quelque chose. On a bien noté l'analphabétisme du lecteur, du consommateur d'images moyen, et convaincu à peu près tout le monde qu'ici et maintenant, la vision idéaliste de l'image seule, isolée, considérable dans sa seule valeur esthétique, n'a pas tellement de sens. Dans ce contexte, les conférenciers et les intervenants, qui ont parlé de la photographie comme moyen d'expression au sens large (plutôt que comme sujet ou objet de pouvoirs), parurent détonner.

Hecho en Latinoamerica II ne fut pas un symposium didactique ni scientifique, mais un colloque axé sur une organisation possible des idées. On n'en a pas fait, non plus, un congrès orienté vers l'organisation des intéressés, et il paraît



3. Vue partielle de l'exposition principale du Colloque, au Palacio de Bellas Artes.  
(Photos François Le Duc)

doute pas en attendre) malgré la tentation doctrinaire de quelques-uns. Parmi les présentations, plusieurs essais manifestement mûris, denses et nourrissants. Comme ailleurs, certains intervenants, fascinés par le podium, en ont profité pour passer à côté du sujet convenu, préférant dire enfin ce qu'ils voulaient proclamer depuis longtemps. Mais le rituel est fort, et pour l'avoir bien accompli, ils ont souvent mérité la *tolérance surprenante de l'auditoire*.

paradoxal, dans un climat aussi conscientisé, d'avoir ignoré la question. On a passé sous silence l'étiologie du Conseil Latino-américain de Photographie, créé après le Colloque de 1978, qui s'appuya plus sur l'enthousiasme momentané que sur la légitimité représentative de l'ensemble des fondateurs. La photographie latino-américaine est peu organisée et mal connue. Il est à prévoir que si un organisme international viable se crée, ce sera sur une base d'affinités idéologiques transnationales plutôt que sur des conseils nationaux *œcuméniques*, difficilement imaginables. Pour l'instant, c'est la tentance à gauche qui semble s'organiser le mieux. Mexico prendra peut-être maintenant un répit, et il y a fort à parier que la main passera à La Havane, où pourrait très bien se tenir le III<sup>e</sup> Colloque de l'Amérique latine.